Kistiaens, il continua sa route à pied.

Les policiers apprirent tout cela. Le champ de leurs investigations se trouvait donc limité à Bobigny.

Peu de temps après, ils apprirent qu'une femme connue seulement sous le nom de la « Marie » s'était rendue dans un bar de la rue Jean-Jaurès et y avait attendu avec une anxiété fébrile l'arrivée des journaux. Ceux-ci, une fois arrivés, on la vit lire avec avidité les lignes relatant le coup de force du bureau de Postes. Le « tuyau » était intéressant. On décida de la suivre jusqu'au bout mais quand les policiers arrivèrent au gîte, les deux oiseaux s'étaient envolés.

DEUX VISITEURS INDÉSIRABLES

M. Bayart dut enquêter toute la journée de samedi et ce ne fut que dans la soirée qu'il réussit à retrouver la « Marie ». Celle-ci se nomme Marie Hantson. Elle est née en 1898 à Tourcoing et elle habite à Bobigny, 276, rue des Petits-Ponts avec son ami, Désiré Catoire, 26 ans, également originaire de Tourcoing. Ce dernier, interrogé, fit mine de ne pas comprendre ce qu'on lui voulait mais la « Marie », plus impressionnable sans doute, raconta bientôt toute l'histoire. Laissons-lui la parole:

— Jeudi, vers 4 h. 30, Kistiaens, que je connaissais, arrivait chez nous avec Ovaere. Il ne nous laissa pas ignorer qu'avec son compagnon il avait commis un mauvais coup, mais, assurait-il, sans tuer personne.

À la demande d'Ovaere, je me rendis au bar de la rue Jean-Jaurès pour y attendre l'arrivée des journaux. Celui-ci désirait, en effet, se rendre compte si l'on savait déjà qu'il s'était acheminé vers Paris. Rassurés, à mon retour, Ovaere et Kistiaens nous demandèrent de les héberger.

— Aujourd'hui, si vous voulez, concéda mon ami. Mais après ce serait dangereux, et pour vous et pour nous.

L'offre fut acceptée et il fut décidé que le soir même, les deux fugitifs nous quitteraient.

— Prenez ces deux cents francs, fit alors Kistiaens. Préparez-nous un bon déjeuner.

Je sortis faire les provisions, cependant que Catoire, considéré comme otage, restait à la maison.

Nous nous mîmes à table vers midi et le repas se prolongea jusqu'aux environs de 16 heures.

— L'heure s'avance, observa Ovaere. Trouvez-nous un taxi pour filer.

Avant de partir, les deux bandits donnèrent encore à Catoire cinq cents francs « pour la boucler ».

On a vu que, méfiants, les deux gaillards avaient exigé qu'un otage restât avec eux tandis que l'autre personne allait faire les courses.

— Si l'un de vous alertait la police et revenait ici avec les « flics », dirent-ils, la première chose que nous ferions, avant même de nous défendre, ce serait de « brûler » celui ou celle qui serait avec nous.

Ce disant, ils exhibèrent chacun deux brownings et un nombre considérable de chargeurs, ajoutant qu'ils étaient disposés à se défendre jusqu'au bout car le moins qui les attend, s'ils sont pris, ce sont les travaux forcés à perpétuité.

LE RETOUR A ROUBAIX

Ceci dit, les quatre connaissances se rendirent à la Madeleine et là, avisant un chauffeur de taxi, M. Bothier, domicilié, 25, rue des Abricotiers, à Drancy, ils traitèrent leur retour à Roubaix. Le chauffeur exigea être réglé d'avance et Ovaere, sans difficulté, lui remit la somme convenue, 1.100 francs. Les deux bandits s'installèrent alors dans la voiture et, après un signe d'adieu à leurs hôtes d'un jour, ils se laissèrent emporter sur la route.

Vendredi, à 1 heure du matin, ils arrivaient à Roubaix et le chauffeur parisien, une fois ses clients descendus, repartit vers la capitale, tandis qu'Ovaere et Kistiaens se perdaient dans la nuit.

Ce n'est que tard dans la soirée de samedi que les policiers connurent en détail ce que nous venons d'exposer. Aussitôt ils se mirent en route à la poursuite des deux audacieux bandits. Dimanche matin, vers 6 heures, ils étaient à leur tour à Roubaix et aussitôt en compagnie de M. Dautun, chef de la Sûreté de Roubaix, et de plusieurs de ses agents, ils se mirent en campagne.

Ils s'enquirent surtout des endroits où les deux cambrioleurs auraient pu trouver asile. C'est ainsi qu'une bonne douzaine de maisons, tant à Roubaix qu'à Tourcoing, reçurent leur visite et furent soigneusement fouillées. Peine perdue d'ailleurs, ces perquisitions ne donnèrent aucun résultat. Ovaere et Kistiaens demeurèrent introuvables. Les policiers avaient reçu l'ordre, s'ils les découvraient, de mettre également en état d'arrestation les personnes qui leur auraient donné asile. Ils n'eurent en aucune façon à mettre ces ordres à exécution et, vers 10 h. 30, les limiers de la Sûreté générale remontaient dans l'auto qui les avait amenés et regagnaient Paris.

Ainsi donc, depuis vendredi les bandits sont revenus dans la région et, toujours inséparables, ils ne cherchent même pas à brouiller les pistes en partant chacun de leur côté.

Où sont-ils maintenant? Dans quel gîte sont-ils de nouveau terrés? Ont-ils trouvé asile chez un complice inconnu?

On croit plutôt qu'ils auront quitté de nouveau Roubaix après y avoir fait un court passage et qu'ils auront réussi à pénétrer en Belgique, comme ils avaient eu d'abord l'intention de le faire.

En tout cas, bien que leur trace soit de nouveau perdue, leur arrestation ne saurait tarder. Traqués comme ils le sont, ils ne pourront courir longtemps sans être aussitôt signalés. De toutes parts la police veille et bien malin qui pourrait sortir de ce filet aux mailles si serrées.

LA « MARIE » ET SON AMI SONT ARRETES

Nous avons déjà dit hier que Marie Hantson et son ami, Désiré Catoire, qui donnèrent asile à Kistiaens et Ovaere, à Bobigny, avaient été priés de se tenir à la disposition de la justice. Nous apprenons maintenant qu'ils ont été mis en état d'arrestation sous l'inculpation de recel de malfaiteurs. Il en sera de même pour tous ceux qui, sciemment, donneront refuge aux bandits.

REVUE DE LA PRESSE

Le remaniement ministériel

« Excelsior » fait observer que M. Laval, prenant la direction de la politique extérieure et M. Tardieu le portefeuille de la Guerre, deux ministères resteraient à pourvoir : celui de l'Intérieur et celui de l'Agriculture. Pour le premier, on citait le nom de M. Cathala, actuellement sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur ; de M. Albert Peyronnet, sénateur de l'Allier, et de M. Daniel-Vincent, sénateur du Nord ; pour celui de l'Agriculture, on mettait en avant les noms de M. Fernand David, sénateur de la Haute-Savoie, et de M. Fould, sous-secrétaire d'Etat à l'Agriculture, qui serait ainsi élevé au rang de ministre. La refonte du ministère se trouverait ainsi régulièrement limitée, les groupes de gauche ayant, comme on le sait, refusé leur collaboration.

Dans la voie des accords douaniers ?

Washington, 10 janvier. — La Chambre des représentants a voté par 214 voix contre 182 la loi douanière proposée par les démocrates tendant à convoquer une conférence internationale ayant pour but d'abaisser les tarifs douaniers élevés, et d'autoriser le président Hoover à négocier avec les gouvernements étrangers en vue de la conclusion d'accords douaniers réciproques.

Mort de M. Dominique Delahaye sénateur de Maine-et-Loire

Paris, 10 janvier. — M. Dominique Delahaye, sénateur de Maine-et-Loire, vient de mourir à Angers. Il était inscrit au groupe de la droite.

Les pieds gelés, deux déserteurs italiens arrivent en France

Grenoble, 10 janvier. — Deux militaires du 91me régiment d'infanterie italienne, qui exécute en ce moment, des exercices de skis sur le plateau du Mont-Cenis, ont déserté, l'une des nuits dernières, et ont franchi la frontière avec leurs armes.

Ils ont, pendant un jour et deux nuits, circulé dans une neige épaisse, et sont parvenus, enfin, au premier village de France, à Lanslevillard (Savoie). Tous les deux avaient les pieds gelés. Leur état est grave.

L'un est le caporal Giordane Chiesa, originaire de Milan; l'autre, le soldat Cardo Casteller. Ils ont dû faire preuve d'une grande endurance pour arriver jusqu'à Lanslevillard. Ils se plaignent de mauvais traitements et de mauvaise nourriture.

Le danseur mondain était aussi un maître-chanteur

Nice, 10 janvier. — Le danseur mondain, Louis Latour, 38 ans, originaire de Millau (Aveyron), connu sous le nom de Géo Max, avait fait, il y a plusieurs années, la connaissance, dans un grand établissement de la ville, d'une Américaine, Mrs Marjorie Sykes, habitant avec son mari la villa la Sauvagère, à Comez.

Cette dame prenait des leçons à cent francs le cachet: mais, un jour, le mari fut choqué de certaines familiarités et ordonna à sa femme de cesser ses leçons, ce qu'elle fit.

Cependant Géo Max avait des lettres et des photos de Mrs Sykes et il la menaça de les envoyer à son mari. Toutefois, il consentit à les lui remettre une à une à condition qu'elle lui envoie chaque mois 3.000 francs. Mrs Sykes y consentit, et ce manège durait depuis plus de trois ans quand excédée, elle se décida à tout avouer à son mari qui, aussitôt, porta plainte.

La police a trouvé au domicile de l'escroc une lettre qu'il se proposait d'envoyer à Mrs Sykes et qui établit sa culpabilité. Latour a été arrêté et écroué.

— A Téhéran, un dépôt d'explosifs servant aux travaux d'une mine voisine, a fait explosion. Le bâtiment a été complètement détruit. Quatre personnes ont été tuées et neuf grièvement blessées.

Les funérailles de M. Maginot

Suite de la première page

Comment cet adieu émouvant au Président du Conseil, par le ministre de la Guerre qui va mourir, n'évoquerait-il pas l'image légendaire du sergent Maginot, fouillant les abords de Verdun à la tête d'une poignée d'éclaireurs, suspendant un moment sa marche pour serrer la main d'un camarade de combat et lui transmettre une consigne: celle que, dans la vie publique comme au front, André Maginot a toujours observée: le devoir envers la Patrie.

Et, en quittant cette chambre d'hôpital, ma pensée s'en allait vers ce pays de Meuse qu'il avait défendu et qu'il a toujours représenté. Pour honorer sa mémoire, il suffit de rappeler les principaux actes de sa vie: En 1910, quand Maginot entra au Parlement à l'âge de 33 ans, ce légiste avisé, formé à la discipline du Conseil d'Etat et éprouvé à la pratique de l'administration au Gouvernement général de l'Algérie, possédait déjà l'expérience des affaires publiques.

Il apporte aussi l'ardeur frémissante de sa jeunesse. Très vite, il accède aux conseils du Gouvernement. Et, comme sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, il aborde les problèmes qui le préoccuperont jusqu'à son dernier jour. Il organise le service des poudres. Il se préoccupe des effectifs de couverture et de la mise en état du Grand-Couronné de Nancy.

Le soldat Maginot pendant la guerre

La guerre éclate: l'ancien sous-secrétaire d'Etat court aux frontières. Il est affecté au 44e régiment territorial de Verdun: c'est avec des Lorrains, sur la terre de Lorraine, qu'il a voulu combattre.

L'esprit qui les anime tous c'est le vieil instinct qui a guidé jadis les compagnons de Jeanne d'Arc, les volontaires de 92 et qui conduit toujours les hommes de la Meuse dès qu'ils voient leurs champs menacés. Le soldat Maginot est né pour être un chef. Devenu caporal et sous-officier sur le champ de bataille, il organise une section d'éclaireurs et pendant des semaines en Wœvre, il conduit plus de cinquante patrouilles en terrain occupé, harcelant sans cesse l'ennemi. Des citations, la médaille militaire, attestent son courage, sa crânerie, son ascendant.

Le 9 novembre 1914, Maginot, au cours d'une reconnaissance, pris sous le feu de l'ennemi, tombe grièvement atteint. Cependant avec une poignée de survivants, encerclé par un ennemi supérieur en nombre, il tient de longues heures jusqu'au soir, jusqu'au moment où ses hommes, à la faveur de la nuit, pourront se replier vers les lignes françaises et emporter leur grand sergent blessé.

Immobilisé pendant un an sur un lit d'hôpital, il fait l'étonnement de tous par sa bonne humeur, il s'inquiète seulement du sort de ses compagnons d'armes. Il ne se rétablira jamais. C'est invalide, entre béquilles, qu'André Maginot revient au Palais-Bourbon pour continuer à servir son pays. Ce patriotisme inaltérable, cette vaillance directe, nous les retrouverons désormais à chaque étape de sa carrière parlementaire et gouvernementale.

Le ministre

La paix venue, sa tâche n'était pas achevée. Aux Pensions, aux Colonies, au ministère de la Guerre, dans les trois domaines essentiels où son activité s'est exercée, il s'affirma de nouveau comme un organisateur et un chef. Le ministère des Pensions est créé et pendant quelques années, tenace et infatigable, André Maginot s'efforce de rendre justice à toutes les victimes de la guerre. Tâche délicate, qu'il accomplira avec une rigoureuse méthode et dans un esprit de solidarité affectueuse. Aujourd'hui, derrière leurs drapeaux et leurs délégations, tous les anciens combattants accompagnent le cercueil de celui qu'ils considèrent avant tout comme un des leurs.

Au ministère des Colonies, dont il assume plusieurs fois la direction, Maginot s'attache de toute sa volonté à cette France extérieure qui prolonge au-delà des mers notre territoire. Le sens de la frontière ne lui fait pas méconnaître les nécessités et les bienfaits de l'expansion nationale. Dès 1917, il fait participer nos colonies à la défense de la Patrie en danger. Il organise le ravitaillement de la métropole et le recrutement des troupes indigènes.

Plus tard, ayant mesuré l'étroite solidarité qui unit la France et ses possessions lointaines, il préparera tout un plan d'équipement rationnel destiné à mettre en valeur des richesses encore inexploitées. Il s'attachera au sort des indigènes en améliorant, dans les divers domaines du travail, de l'hygiène et de l'école, les conditions de leur vie sociale. Mais c'est surtout au ministère de la Guerre qui lui fut dévolu à six reprises, que Maginot a su donner toute sa mesure. Son œuvre considérable peut se résumer dans ces deux traits: A l'armée il donne confiance dans ses chefs; au pays, il donne confiance dans son armée.

L'homme politique

Si le talent, et parfois les circonstances, font des hommes politiques, c'est le caractère qui fait les hommes d'Etat. L'épreuve de la guerre a affirmé celui d'André Maginot.

Elle a complété, elle a fixé sa conception d'une politique en lui donnant le goût d'un ordre nouveau où la conquête progressive de la réalité pacifique doit avoir pour fondement la restauration de la sécurité nationale.

La tactique parlementaire qu'il connaissait à merveille ne fut pour lui qu'un moyen et non point une fin. Il n'a jamais envisagé les concessions que chacun d'entre nous peut être appelé à consentir aux exigences de la vie parlementaire que dans le sens du bien, puis des nécessités nationales.

Depuis son retour à la Chambre, comme président de la Commission de l'armée, ou comme ministre, il participe à l'effort d'organisation indispensable pour permettre à nos soldats de tenir et de vaincre. Et, au jour du défilé de la Victoire, passant sous l'Arc de Triomphe, à la tête des mutilés, s'appuyant sur ses deux cannes, André Maginot, sergent, parlementaire et ministre, pouvait se dire qu'en servant son pays, il avait pleinement accompli son destin.

La sécurité de la France condition de la paix du monde

Il avait vu son département dévasté. Cet homme qui aimait la vie avait été atteint cruellement dans sa chair. La guerre était donc pour lui quelque chose de concret et, pour en réaliser l'horreur stupide, il n'avait qu'à se souvenir.

Comme tous les Français, il était profondément attaché à la paix. Mais il considérait qu'une France désarmée, exposée aux agressions, mettrait en péril non seulement sa propre existence, mais la stabilité même de l'Europe.

La sécurité de la France lui apparaissait comme la condition de la paix du monde. C'était la leçon de ce pays de Meuse, de cette ancienne terre des Trois Evêchés qui, à toutes les époques de notre histoire, est apparue comme le bastion de la Patrie. Le premier mérite d'André Maginot fut d'aimer l'armée, de la comprendre, de travailler sans cesse à la mieux connaître.

A travers les règlements et les disciplines, il sut discerner les hommes. Il les savait associés dans le même désintéressement et dans le même idéal. A la tête de l'armée, le ministre de la Guerre avait voulu rester le soldat. Pour les combattants, il demeurera le chef symbolique garant de leur vaillance et de leurs aspirations pacifiques. Maginot, au ministère de la Guerre, c'est comme un volontaire de Valmy qui serait venu s'asseoir au bureau de Carnot. Il sait que le sang des soldats a payé quelquefois les erreurs des chefs ou les lacunes de la préparation. Aussi, s'applique-t-il, en toutes circonstances, à placer au sommet de la hiérarchie militaire ceux qui s'en révèlent comme les plus dignes. Il veut que notre armée soit outillée, que notre frontière soit équipée pour éviter le retour — à jamais — des hécatombes comme celles qu'il a connues.

« André Maginot nous apparaît comme le signe même du patriotisme. »

Depuis douze ans, depuis la fin de la guerre, sous des gouvernements différents, la politique militaire de la France n'a jamais varié. Nous avons réduit la durée du service, diminué le nombre de nos grandes unités, et nous sommes prêts à nous associer à tout effort loyal pour la limitation des charges militaires. Les mesures que nous avons prises attestent la volonté pacifique de notre pays.

En travaillant pour la défense nationale, pour cette armée à laquelle il était passionnément attaché, c'est la cause même de la paix qu'André Maginot était assuré de servir.

Il disparaît à la veille de la Conférence de Genève où il devait, au nom de la France, devant les Nations assemblées, affirmer une fois de plus notre doctrine traditionnelle, la limitation des armements de chaque pays par l'organisation entre tous d'une assistance effective.

Dans cette cérémonie douloureuse, devant ce cercueil, en présence des élus du pays, des combattants d'hier, de nos soldats et de leurs chefs, c'est le langage que le chef du Gouvernement a le devoir de tenir et c'est, j'en suis sûr, la pensée même de notre ami que j'exprime.

Face à ce vieil hôtel des Invalides qui exalte, en même temps que la splendeur de notre passé militaire, l'héroïsme sacré de ceux qui ont souffert pour le pays, il était naturel que le Gouvernement vous conviât à vous incliner devant la dépouille d'André Maginot, soldat de Verdun, mutilé de la guerre, chef de l'armée, mort en fonctions.

André Maginot nous apparaît comme le signe même du patriotisme. Puisse cette pensée apporter une consolation à la douleur de sa fille, de sa mère, de tous les siens et à la tristesse de ses amis. Que nos soldats, en défilant une dernière fois devant André Maginot, lui apportent le salut de l'armée et de la patrie.

Aussitôt après ce discours, le défilé commence. Il se poursuivra pendant plus d'une heure.

A pied, le général Gouraud salue de l'épée le cercueil et se place devant la grille des Invalides.

La musique de la Garde ouvre le défilé dont l'ordre est celui des cérémonies militaires solennelles.

Les officiers saluent du sabre ou de l'épée le cercueil lorsqu'ils parviennent à sa hauteur. Un peloton de Gardes républicains marque la fin du défilé à 11 h. 45; puis le corps est transporté à la chapelle Saint-Louis où il attendra le départ pour Revigny.

M. Pierre Laval avant de quitter les Invalides, a tenu à saluer une dernière fois le corps de son collaborateur et à présenter ses condoléances aux membres de la famille.

Les principaux chefs de l'armée ont conduit le corps jusqu'au caveau provisoire.

La séance solennelle de la Société des Sciences de Lille

La Société des Sciences de Lille a tenu hier son assemblée générale qui a été la première de ses manifestations annuelles. Elle eut lieu à la Société Industrielle à Lille au milieu des personnalités du monde des sciences, des lettres et des arts de notre région et débuta par la remise des récompenses à ceux des lauréats qui ont le plus mérité de la Société des Sciences pendant l'année 1931. Au nombre de ces derniers figuraient également de nombreux ouvriers venus eux aussi récolter les lauriers que leur ont valu leur dévouement ou leur travail.

Ce n'est pas le moindre attrait de cette réunion que d'entendre proclamer les mérites de ces braves gens.

C'est un ménage septuagénaire malgré des ressources insuffisantes qui n'a pas hésité à recueillir un orphelin.

Ce sont encore deux humbles filles gagnant péniblement leur vie avec leur aiguille qui depuis des années exercent leur générosité et leur dévouement auprès d'une famille de sept enfants dont les parents sont malades. C'est enfin une grande sœur qui depuis l'âge de quinze ans prodigue à ses cinq frères et sœurs les soins dont les avait privés la mort de leur mère.

Voici toute une pléiade de vieux ouvriers et ouvrières comptant jusqu'à soixante ans de services dans la même maison, paraissant quelque peu effarouchés par la manifestation dont ils sont l'objet et qui jette une lumière presque indiscrète sur leur vie de travail obscur et d'abnégation. Leurs yeux se voileront de larmes lorsque tout à l'heure ils graviront les marches de l'estrade au milieu des applaudissements pour aller recevoir leur diplôme.

La musique du 43me R. I. prêtait à cette séance solennelle son concours toujours apprécié.

Aux côtés de M. le docteur Combemale, président de la Société et aux premiers rangs de l'assistance se trouvaient: MM. Châtelet, recteur de l'Académie; le général Rozier, représentant le général Pétin; Spriet, adjoint au Maire; L. Danel et Swynghedauw, vice-présidents; le docteur Fecken, secrétaire-général; Rollanti, trésorier de la Société; Mgr Lesne, recteur des Facultés catholiques; Dubois, doyen de la Faculté de médecine; Duez, doyen de la Faculté de droit; Maige, doyen de la Faculté des sciences; Henri Langlais, directeur et Jules Duthil, rédacteur en chef de « La Dépêche »; Robert Allègre, rédacteur en chef du « Nouvelliste »; le chanoine Dubrulle, E. Théodore, Malaquin, etc.

M. le docteur Frédéric Combemale dans un discours très applaudi rappelle le rôle qu'eût à remplir l'Hôpital de la Charité à Lille durant l'occupation allemande. Par suite de la transformation de l'hôpital Saint-Sauveur en lazaret allemand, la Commission des hospices comprenant le rôle prépondérant que son second hôpital allait être appelé à remplir sût surmonter de multiples difficultés pour faire face à l'hospitalisation des malades dont le nombre s'accrût considérablement par suite des épidémies de scorbut, de fièvre typhoïde et de « grippe espagnole ».

Pour répondre aux demandes d'hospitalisation des annexes furent créées dans les écoles Récamier et Viala et dans les locaux de l'Assistance publique rue Boileux. Le déficit de 2 millions 150.000 fr. du budget ordinaire de ces quatre ans prouve dans quel esprit la Commission des hospices sut remplir sa mission de charité.

En terminant M. Combemale parle du réconfort qu'apportaient les visites de Mgr Charost, l'évêque de Lille, et dit la sublime abnégation qu'ont montrée dans leur tâche les religieuses de l'hôpital dont vingt et une succombèrent pendant les quarante-huit mois d'occupation.

Après avoir lu un rapport sur les travaux de la Société au cours de l'année écoulée M. le docteur Focheus, secrétaire-général donne lecture du palmarès dont nous avons précédemment publié les principaux prix.

UN SANGLIER TOMBE D'UN AVION ET EST AUSSITOT CAPTURE

Moissac, 10 janvier. — Un fait qui paraîtrait invraisemblable si les transports aériens n'étaient entrés dans la pratique commerciale s'est produit dans la propriété de M. Favas.

Un sanglier y est tombé d'un avion qui virait au-dessus du domaine. L'animal n'eut aucun mal. Etourdi toutefois par suite du choc il put être capturé sans difficulté.

Ce visiteur inattendu portait au cou un collier sur lequel était écrit le mot « Egypte » ou « Egip ».

Après la déclaration du Chancelier Brüning

Berlin, 10 janvier. — On est surpris, en Allemagne, que les récentes déclarations du chancelier Brüning sur les réparations aient produit à l'étranger et surtout en France et en Belgique l'effet d'une torpille contre la Conférence de Lausanne. On s'étonne que l'opinion étrangère ait établi un rapport de cause à effet entre les affirmations de M. Brüning et les entrevues qu'il venait d'avoir avec M. Hitler.

On dit que le chancelier n'a fait que traduire le sentiment général de l'Allemagne et qu'il n'a pas eu à faire de concessions à M. Hitler pour formuler, au nom du Gouvernement, ce « plus de paiements de réparations » que tous les partis de l'extrême-droite à l'extrême-gauche répètent à l'envi.

On ne peut tirer de ces constatations que deux conclusions. La première est qu'en quelques mois, la thèse maximaliste de MM. Hitler et Hugenberg a conquis la quasi-unanimité de l'opinion allemande. La seconde est que le Gouvernement du Reich risque de s'être mis dans une situation difficile en ne combattant pas et en reprenant finalement à son compte une thèse dont il doit savoir qu'elle a peu de chances de triompher intégralement à Lausanne.

Les ministres britanniques confèrent

Londres, 10 janvier — Chose exceptionnelle dans les annales britanniques, ce dimanche a vu se dérouler des conférences interministérielles. A 18 h. 30 le chef du gouvernement eut avec ses collègues dont les départements traitent des questions des réparations, une conférence de plus d'une heure. La déclaration rendue publique à l'issue de ces entretiens confirme que cette convocation précipitée a bien été due aux informations reçues de Berlin pendant le « week-end ». Certes, le document remis à Downing-Street réserve l'attitude du gouvernement britannique, mais il donne cependant à ce sujet d'intéressantes indications.

On conçoit que M. Mac Donald ait déclaré que la politique du Cabinet ne pouvait être rendue publique qu'en temps et lieu, termes qui s'éclairent d'ailleurs à la lumière de la phrase qui a trait à la Conférence de Lausanne. Le Conseil des ministres devra, en effet, avant que soit fixée dans tous ses détails la ligne de conduite britannique, étudier minutieusement les communications transmises de Berlin par sir Horace Rumbold.

La question des salaires dans les mines

Les Syndicats cégétistes ne désirent pas la grève

Après avoir repoussé la proposition des unitaires de constituer un front unique et entendu un exposé de MM. Maes, député-maire de Lens, sur la situation actuelle, les délégués des sections syndicales de la Fédération nationale des mineurs d'Anzin, du Nord et du Pas-de-Calais, ont voté hier, dimanche, un ordre du jour constatant que les mesures de contingentement prises par les pouvoirs publics ont été insuffisantes et n'ont pas provoqué la reprise normale du travail des mineurs; que d'autre part, la consommation française a baissé fortement au préjudice exclusif de la production nationale.

Le Congrès a étudié ensuite la question de la dénonciation des conventions de salaires et a décidé que la Commission des salaires du syndicat s'entremettra avec les représentants patronaux pour connaître quelle diminution sera imposée. Un nouveau congrès aura lieu ensuite et les sections décideront l'attitude à tenir. Il résulte des débats que les délégués confédérés ne désirent nullement la grève.

Les mineurs unitaires sont décidés à faire grève

Les mineurs unitaires réunis en Congrès ont décidé la grève si on touche aux salaires; dans ce but ils ont adopté diverses résolutions d'organisation. En fin de séance ils ont décidé l'envoi d'une lettre ouverte au Comité des houillères.

UN ACCIDENT MORTEL EN GARE DE LILLE

Dimanche, à 19 h., à l'arrivée en gare de Lille du train de Valenciennes, une voyageuse, Mme Vve Jouniaux, âgée de 59 ans, demeurant 37, rue Neuve, à Lille, voulut descendre avant l'arrêt complet du convoi.

Malheureusement, elle glissa entre la maçonnerie bordant le quai et le marchepied et son corps fut affreusement broyé.

L'AMÉNAGEMENT DE LA GARE MARITIME DE CALAIS

On procède actuellement à d'importants travaux de transformation de la gare maritime de Calais, qui coûteront 30 millions. Le programme de la première partie de travaux, qui vient d'être entreprise, comporte la construction d'une annexe où seront établies la chaufferie et les fosses à mazout; l'allongement du corps principal de la gare; la démolition de la marquise enjambant les voies; la construction de quais et de marquises en béton armé translucide. Ces derniers s'étendront sur toute la longueur des nouveaux et anciens bâtiments de façon à ce que tous les voyageurs soient à l'abri.

Après cette première partie de travaux effectués, on entreprendra la construction d'un hall immense abritant les quais et les voies du côté de la Plaque à Guerlettes, c'est-à-dire du départ.

Dernière Heure

Le remaniement ministériel

M. Briand ne songerait pas à démissionner

Paris, 10 janvier. — Les couloirs de la Chambre n'ont guère présenté d'animation aujourd'hui dimanche. De rares députés venus au Palais-Bourbon s'entretenaient tous de la situation créée au sein du Cabinet par la mort de M. Maginot. Parmi eux, MM. Danielou, Grumbach, Pierre Cot étaient particulièrement entourés. On sait en effet qu'ils sont au nombre des familiers de M. A. Briand et tout naturellement les journalistes les interrogèrent sur l'état de santé du ministre des Affaires étrangères comme sur ses intentions.

« M. A. Briand qui avait été fatigué ces jours derniers par un régime sévère va beaucoup mieux maintenant, s'accordèrent-ils à déclarer, et il sera en état d'assumer à nouveau complètement les responsabilités et les fatigues de sa charge après la rentrée parlementaire. Aussi ne comprenons-nous pas pourquoi l'on a parlé dans la presse de sa « démission ».

» M. Briand, nous pouvons vous l'assurer, n'a écrit ni au Président de la République, ni au Président du Conseil pour leur faire part d'un tel projet.

» En réalité, au lendemain de la mort du ministre de la Guerre et au cours d'une communication téléphonique avec M. Pierre Laval, M. Briand s'est borné à faire savoir au chef du gouvernement que si la disparition de M. Maginot devait entraîner la reconstitution du ministère, il mettait bien entendu à sa disposition le portefeuille des Affaires étrangères. Mais ce ne peut être le cas aujourd'hui, concluent-ils, où l'éventualité d'une démission collective semble écartée et où il s'agit simplement de désigner un successeur à M. Maginot, rue Saint-Dominique. »

Ces déclarations ont été très vivement commentées à la fin de la soirée dans les milieux politiques en raison de l'élément nouveau qu'elles apportent dans l'orientation de la crise ministérielle qui va s'ouvrir. Mais par suite de l'heure tardive, il nous a été impossible d'obtenir à leur sujet dans la soirée aucune confirmation autorisée.

Une colonne de bandits chinois inflige des pertes aux Japonais

On mande de Tokio qu'un régiment de cavalerie japonaise qui effectuait une reconnaissance à l'ouest de Kin-Tchéou, a subi de fortes pertes dans un engagement avec une bande d'environ 5.000 bandits qui ont cerné le détachement.

Une première colonne de renforts a été elle-même cernée. Les Japonais ont perdu un colonel, quatre officiers, et quinze hommes et ont eu vingt blessés.

De nouveaux renforts ont été envoyés sur les lieux.

Sept mineurs sauvés dans la mine Karstenzentrum

Beuthen, 10 janvier. — Jusqu'à présent sept des mineurs enfermés depuis lundi dernier dans une galerie de la mine Karstenzentrum ont pu être sauvés. Quoique faibles, les rescapés sont dans un état de santé relativement bon. Deux d'entre eux seulement ont été blessés. Les travaux de déblaiement se poursuivent activement, mais on n'a que peu d'espoir de retrouver les autres mineurs vivants.

Dernières nouvelles sportives

FOOTBALL-ASSOCIATION

Le Challenge Paris-Nord-Normandie

Cet après-midi, au stade de Maisons-Alfort, l'A. S. Amicale a battu le Stade de Reims par 3 buts à 2.

BASKET-BALL

Le Championnat de France

S.A. Montrouge bat St-Hippolyte par 41 points à 40.

U.S. Métro bat Canfa, de Remilly, par 34 à 31.

St-Charles, d'Alfortville bat le C.E. Sports par 38 à 2.

BOXE

Au Central Sporting-Club

Paris, 10 janvier. — Voici les résultats:

Huit reprises de 2 minutes: Huguet bat Daix par abandon au deuxième round. — Loulou bat Métivet aux points.

Dix reprises de 2 minutes: Béghin bat Mouchel par k.-o. au deuxième round. — Ratagyok bat Picquart aux points.

Niaux bat Bouteilha par abandon. — Bob Rousseau et Jeanneret font match nul.

Dix reprises de 3 minutes: Parisis bat Edwards aux points.

CYCLISME

Au Vél' d'Hiv'

Match Omnium. — Classement général : 1re équipe étrangère, 4 victoires ; 2e équipe française, 0 victoire.

Criterium d'hiver de demi-fond des étrangers (en deux manches de 30 km.). — Classement général : 1er Noeller, 2 points ; 2e Benoit, 5 points ; 3e Sawall, 5 points ; 4e Linart, 8 points.

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 11 janvier 1932 N° 9.

VASSIA KASSAN

par

LOUIS D'ARVERS

Durant le dîner, il se mit en frais pour l'amuser et la séduire. Il sut l'intéresser par de piquantes anecdotes sur quelques personnalités d'actualité.

Il ne paraissait vraiment pas s'apercevoir que la maîtresse de maison n'occupait pas sa place au haut bout de la table.

Mais, au fait, il ne pensait à rien d'autre et ce nouveau coup porté à sa fierté lui était plus sensible qu'il ne l'aurait voulu.

— Vous ne mangez rien, remarqua aimablement la chanoinesse.

— Je mange peu et je bois moins encore, madame. C'est le secret de la santé, dit-on, et ma santé est ma seule richesse.

Elle le regarda avec un intérêt plus marqué.

— Je pense que, sur ce point-là, vos richesses sont inépuisables, dit-elle en souriant.

— Je ne me souviens pas d'avoir eu d'autre maladie que la fièvre occasionnée par la morsure d'un serpent au Mexique.

— Vous avez beaucoup voyagé?

— J'ai traversé presque tout le monde connu et un peu de l'inconnu, madame. Je suis comme Ulysse, à cette différence près que je n'ai personne, pas même un chien, pour m'accueillir quand je reviens.

— Vous n'avez aucun parent?

— Non, fit-il après un peu d'hésitation. Tous sont morts, et depuis longtemps. J'ai eu le temps de m'accoutumer à la solitude.

— En revanche, vous devez avoir beaucoup d'amis?

— Oh!.. des amis qui gagnent ma dernière pièce d'or au jeu et se souviennent de moi aussi longtemps qu'ils me rencontrent chaque soir sur les boulevards... J'en ai beaucoup de cette sorte, mais ils ne valent pas le chien d'Ulysse.

Il parlait avec une indifférence qui paraissait sincère, sans chercher à attirer la sympathie de son hôtesse, mais trouvant sans y penser les mots et le ton qu'il fallait pour cela.

« C'est un malchanceux, pensait la jolie chanoinesse. Mais quel homme charmant! Il faut absolument que Nora le voit! »

Et, poursuivant une pensée qui allait plus loin que ce simple désir, elle demanda soudain:

— Votre titre de marquis est français, je crois?

Et, comme il répondait quelque chose qui pouvait passer pour être affirmatif, elle pensa que beaucoup de membres de petite noblesse française s'étaient alliés aux plus grandes maisons d'Europe.

« En tout cas, je n'ai jamais vu un aussi bel homme et ayant meilleures manières! », conclut-elle en elle-même, tandis qu'elle se levait pour quitter la salle.

— Voulez-vous que nous prenions le café dans mon appartement? proposa-t-elle. Nous traverserons la bibliothèque. Elle est réputée dans le monde entier. J'espère que le docteur n'a pas oublié de vous la faire visiter? Elle sépare mon appartement de celui de la princesse.

— Je suis à vos ordres, madame, dit-il simplement, comprenant bien que si le bon docteur avait omis la visite de la bibliothèque, c'était par ordre, parce que la bibliothèque faisait en quelque sorte partie de l'appartement de la princesse.

Avant qu'ils y arrivassent, il savait qu'il y verrait son hôtesse.

Elle était là, en effet, près de l'immense cheminée où flambaient d'énormes bûches, ses beaux chiens couchés à ses pieds. Elle paraissait absorbée dans une lecture intéressante.

— Ma nièce, la princesse Nora de Salraz, dit la chanoinesse un peu nerveusement, car elle se demandait quel accueil sa nièce ferait à son nouvel ami.

« Je ne savais pas que vous étiez ici, Nora, ajouta-t-elle vivement; je pensais que vous passiez la soirée dans votre chambre. Voici notre hôte, que le hasard, avant moi, vous a présenté deux fois de façon plutôt extraordinaire... »

Ce disant, l'excellente femme fixait sur sa nièce, qu'elle craignait un peu, un regard suppliant.

Nora, qui avait froncé les sourcils en la voyant entrer suivie de leur hôte, se laissa attendrir par ce regard, car elle aimait sincèrement sa tante. Elle dissimula sa contrariété et s'efforça de n'en rien laisser paraître.

Salbris l'avait perçue, cependant, et restait sur le seuil avec un peu d'embarras. Il l'avait saluée avec une grâce irréprochable à laquelle son hésitation n'enlevait rien.

Elle se leva et fit quelques pas pour lui tendre la main.

— Je crains d'avoir été peu hospitalière, monsieur, et je m'en excuse. Etes-vous entièrement remis des fatigues de la nuit? Salraz vous a fait un rude accueil sous la tempête.

Il prit les doigts qu'on daignait lui tendre et s'inclina très bas pour les baiser.

Mais un irrésistible orgueil vibrait dans sa voix, tandis qu'il répliquait:

— Je ne suis qu'un vagabond, madame, et un braconnier qui ne doit la vie qu'à votre charité.

Elle sentit l'orgueil et nota l'amertume. Un éclair de surprise brilla dans ses yeux.

— Vous étiez un braconnier, hier matin, certainement! Mais le souvenir de notre première rencontre a été emporté par la tempête qui vous a ramené ici.

Puis, après un regard plus accentué:

— J'ai à m'excuser de vous avoir laissé partir sans guide à travers nos dangereuses montagnes et sous la menace de l'orage, dit-elle, loyalement sincère.

— En ce cas, madame, je n'aurais pas eu l'honneur d'être cette nuit votre débiteur...

Et, comme il commençait de la remercier, elle l'interrompit nettement:

— Ne vous chargez d'aucun fardeau de reconnaissance, je vous en prie, monsieur, et surtout ne vous faites aucun scrupule de rester à Salraz aussi longtemps que votre séjour y sera agréable.

« Usez-en comme de ces monastères qui ne sont érigés en montagne que pour secourir les excursionnistes trop audacieux.

« Mais je ne m'explique pas comment, parti dans la direction de Saint-Jean, vous vous trouviez cette nuit sur le lac?... »

— Simple coup de tête, princesse... un peu de folie, peut-être... C'est ma hâte à quitter votre domaine qui m'a fait m'aventurer sur le lac malgré toutes les menaces des éléments prêts à se déchaîner.

« J'avais cherché vainement la route que vous m'aviez indiquée et je pensais qu'en traversant le lac, je serais plus vite hors de vos terres. »

Elle dissimula un sourire.

— Vous vous trompez, dit-elle; il vous aurait fallu faire encore des lieues et des lieues pour être hors de Salraz... Mais votre aveu augmente encore mes regrets d'avoir omis de vous donner un guide. Nos routes sont vraiment dangereuses, même sans tempête, au moment de la chute des neiges.

« Enfin, tout est bien qui finit bien! conclut-elle gracieusement. Votre bain nocturne dans le lac n'a pas eu de conséquences bien terribles, grâce à Dieu! Et nous y avons gagné le plaisir de recevoir un hôte qui, je l'espère, deviendra dans l'avenir un ami. »

— Si j'osais l'espérer, madame, je demanderais à vivre longtemps pour jouir d'une si précieuse faveur.

La fierté du sourire et des yeux, l'attitude de la belle tête redressée enlevaient toute bassesse à la grâce du compliment.

Nora le sentit et sa sympathie s'en accrut.

— Vous devez avoir beaucoup d'autres motifs d'aimer la vie, monsieur... Si j'étais homme, jeune et bien portant comme vous, je crois que je serais égoïste et fortement tenté de ne vivre que pour moi-même.

— Et moi... je suis charmé quand je peux échapper à la seule compagnie du pauvre garçon que je suis! répliqua-t-il dans un sourire où Nora sentit une note de mélancolie.

En présence de ces deux femmes, également charmantes et de genre si différent, dans la magnifique splendeur de l'incomparable bibliothèque où ils se trouvaient, il avait l'impression de n'être qu'un vagabond... presque un proscrit.

— Ne vous croyez pas tenue de parler constamment le français avec lui, Nora, intervint la chanoinesse.

« Il parle l'allemand et l'anglais tout aussi bien. »

— En ce cas, nous parlerons la langue de notre pays, dit-elle, regardant sa tante avec un air de tendresse déférente qui contrastait singulièrement avec ce que Salbris avait constaté, la veille, de ce caractère hautain et dominateur.

La princesse Nora était assise auprès de la monumentale cheminée, dans un fauteuil à haut dossier, presque un trône. Les flammes du foyer idéalisaient sa silhouette, transformaient en rubis les perles irisées de son collier et irradiaient le velours blanc de sa longue robe.

— Mon but, en amenant ici le marquis de Salbris, dit la chanoinesse, était de lui montrer les merveilles de votre bibliothèque, Nora.

— Vous vous intéressez aux livres, monsieur?

Elle se levait, prête à lui montrer quelques beaux spécimens de livres, gravures et autographes, parmi ceux réunis là par des générations de Salraz.

— Mes connaissances ont été acquises surtout dans les ventes de la salle Drouot, dit-il simplement.

Mais ses remarques au sujet des précieuses reliures ou des éditions d'art qu'elle lui montrait disaient sa protestation trop modeste.

(A suivre.)